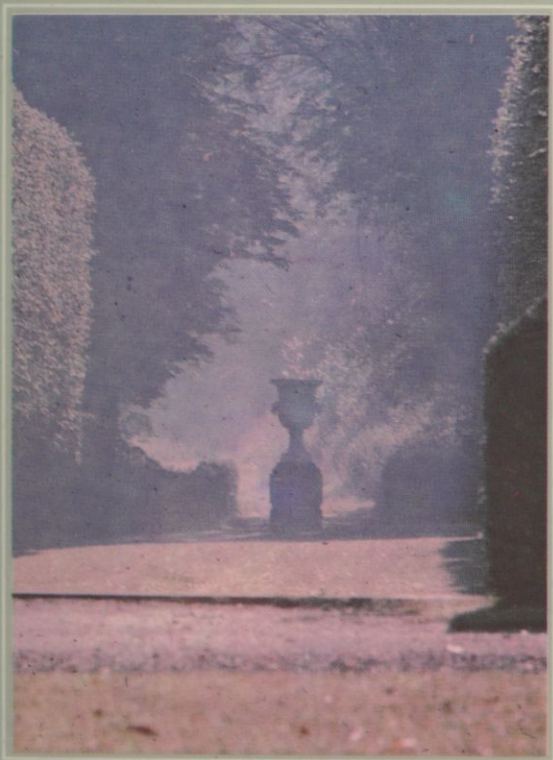


Martin Rolland

**Edmonde
et
Léontine**



OLIVIER ORBAN
ROMAN

347
3/78

EDMONDE
ET LÉONTINE

8072
95976

EDMONDE
ET LÉONTINE

MARTIN ROLLAND

EDMONDE
ET LÉONTINE

OLIVIER ORBAN

DL-11-03-1977-05973

MARTIN ROLL AND

EDMONDE
ET LÉONTINE



© Olivier Orban, 1977.

CHAPITRE PREMIER

Pour Maurille et Hervé

1875

CHAPITRE PREMIER

Le soleil fait craquer la rue. C'est le mois d'août, j'ai douze ans.

Accoudé sur le bord du trottoir, les deux jambes pendantes dans la bouche de l'égout, j'écrase, mélancolique, des fourmis affolées.

Derrière les volets clos, j'entends des notes de musique, un vieux qui tousse, un bébé que la chaleur indispose, et qui pleure pour qu'on s'occupe de lui. Sur la place de l'Hospice, un G 7 ronronne, attendant que le client ait payé sa course. La portière claque; une volute de fumée, je me retrouve seul face à la grille de l'école derrière laquelle le marronnier projette son ombre bleue.

Depuis le début des vacances scolaires, c'est comme ça tous les jours. Mes copains sont partis. La mer, la campagne, les villes de province, c'est la grande absorption, la fuite vers les moissons, la pêche, les parties de baignade. Ma sœur est à l'île d'Oléron,

embarquée par une marraine n'ayant que faire d'un filleul suppléant.

Je fais une hécatombe de fourmis, j'attrape des mouches, les enferme dans un tube d'aspirine que je chauffe avec une allumette. Parfois, je pisse dans le caniveau, visant un mégot, une brindille, esquifs insignifiants en partance vers le grand collecteur.

A l'angle de la rue Royale et de la rue des Ecoles, cernée de piles de draps et de tas de chemises, la vieille mère Morleau repasse le linge de ses clients. Pour elle, l'été, les vacances, cela ne signifie rien. Habitée à la chaleur de son poêle, elle ne se souvient plus de ce qu'est le mois d'août. De mon bord de trottoir, j'entends aussi le bruit du fer qu'elle remet à chauffer. Tout à l'heure, si je ne sais pas quoi faire, par son vasistas entrouvert, j'irai lui balancer une crotte de chien.

Je me demande ce que Léon peut bien faire à Ostende. Sa mère m'a dit que c'était en Belgique, sur la côte. Je trouve que sa mère a une belle tête. Des gros nichons, mais une tête formidable, pleine de maquillage, surtout aux lèvres, aux joues. L'ensemble est rose, velouté, on dirait une poupée. Mon père appelle ça une gueule de radasse, mais je ne sais pas ce que ça veut dire.

Je me demande si Léon a déjà vu les nichons de sa mère. Moi je voudrais bien, ils doivent être blancs, ronds, lisses comme des bols.

Encore une fourmi! Une autre veut l'emporter, je l'écrase aussi. Tantôt, j'irai au parc, à la Lanterne ou à la Pierre-Carrée. S'il ne fait pas trop chaud, je monterai à la Mare-aux-Biches, peut-être que j'y rencontrerai François, Raymond, deux gars de seize ans qui me font faire ce qu'ils veulent. Ma mère ne veut pas que je les fréquente... comme si j'avais le choix! Les copains de mon âge sont partis, mes sœurs travaillent, alors... je ne vais pas écraser toutes les fourmis du monde.

De la maison d'en face, cachée derrière son rideau en filet, la voisine du premier épie tous mes mouvements. Je l'imagine dans sa robe de chambre en coton bleu, boudinée, cradingue, les pieds enfouraillés dans de vieilles charentaises, le chignon en perdition sur le col patiné.

— Tu vas tomber dans l'égout mon bonhomme... Quelle idée... Tu te rends compte de ce que tu respirez?... Allez, sors de là.

Je ne vis que ses chaussures, sales, boueuses, lacées avec des bouts de ficelle et le manche de son balai retourné qui brillait, patiné par les cals de ses mains. Je sortis mes jambes de l'égout, ramassai mon tube plein de mouches et, traînant les pieds, me dirigeai vers la place de l'Hospice. Je ne l'aimais pas le cantonnier, c'était une peau de vache, un ivrogne. Quand les filles jouaient à chat et se cachaient dans sa cabane, lorsqu'il les surprenait, il les terrorisait et

ne les laissait partir qu'après leur avoir touché la culotte. Ses yeux ressemblaient à des yeux de poisson. Leur tour en était ourlé de rouge, mouillé, presque baveux. Son regard me dégoûtait, ses dents aussi, longues, jaunes et tout écartées. Mes grandes sœurs l'appelaient monsieur Lièvre, il me faisait penser à un mort.

Je longeai le mur de l'école. Derrière, le bâtiment m'apparaissait austère, triste bien qu'il soit inondé de soleil. Le ciment de la cour, presque jaune, prenait une allure de plage. Au fond, les portes vertes des W.-C. ressemblaient à des cabines de bain, vues un jour sur une carte postale. Il ne me manquait que la mer : j'étais prêt. Sous ma culotte courte, je portais un caleçon de bain. J'avais insisté pour que ma mère me le laissât porter. Ainsi, il eût suffi d'un peu de sel, de quelques vagues, pour qu'une voile de bateau apparaisse entre les marronniers, là-bas, à gauche du perron. Maman trouve que je suis trop petit pour aller à la piscine. La colonie de vacances est trop chère, et comme elle engendre un complexe de pauvreté, je traîne de rue en rue, cherchant, je ne sais quoi, tuant temps et fourmis, attendant la rentrée des classes.

Jusqu'à une heure de l'après-midi, j'ai traîné du côté de Montretout, guettant Annabella, Jean Murat, un couple d'acteurs prestigieux, habitant dans un parc inquiétant gardé par un vieux fou jouant les gardes-

chasse. Sa fille avait quitté la classe après le certificat, afin d'entrer dans la vie des adultes en servant de boniche à une épicière au tempérament impétueux. C'était l'époque où passait le laitier, drivant une voiture bringuebalante menée par deux chevaux noirs. Dès cinq heures du matin, le bruit des bidons annonçait que mémère s'apprêtait à troquer sa blouse grise contre la fine batiste et ses casiers à bouteilles contre la moustache noire d'un livreur au visage couperosé.

Vers l'âge de la puberté, la petite Simone mourut d'une pneumonie. Entre les bonbons qu'elle convoitait étant môme et ceux qu'elle vendait aux gosses du quartier, seule l'ombre de sa jeunesse demeurait dans cette boutique qui sentait le clou de girofle.

Au bout de la rue des Ecoles, là où l'on commençait à percer la nouvelle entrée du parc, assis sur le cadre d'une vieille bécane, j'aperçus Mario le commis de la crémère. Son visage ni vert ni bronzé gardait la couleur rompue des gens nés dans le sud de l'Europe. Pour les vacances, lui aussi faisait balpeau. Son père, Italien comme tous les maçons du quartier, l'avait placé comme garçon de courses afin qu'il fit ses classes dans le négoce du fromage. L'inaptitude du fils pour manier la truelle lui semblait évidente. « Des mains dé danseur dé tango, disait-il, oune poitrine dé volaille, rien dé bon pour faire oune compagnon! »

Le rejeton pensait comme son géniteur. L'ascension

à coups d'échelle à coulisse, l'auge, le plâtre, la gamelle et la pierre de taille, rien de tout cela ne le tentait. Ce qu'il voulait, c'était faire du vélo, devenir un crac de la route, une étoile des Six Jours, un dieu de l'américaine, un autre Dédé Pousse. Pour l'instant, ne disposant que d'une vieille bicyclette, il s'entraînait, entre deux livraisons, à pousser un braquet ridicule.

— Salut Lafanfe, me dit-il... t'as fini de faire cramer tes mouches?

Ses yeux noirs se plissèrent, et, d'un geste amical, il me prit par le bras.

J'étais content de n'être plus seul. Léon, Ostende, la mère Morleau, ses draps et mes fourmis s'envolèrent. La rue vide et brûlante devenait sympathique, habitée. Je trouvais enfin un copain, peut-être l'occasion de faire un tour de vélo, de fumer ces horribles clopes de l'enfance que l'on appelait Parisiennes ou Hichlifes.

Bien qu'il soit mon aîné de deux ans, Mario et moi avions la même taille. Plus robuste, plus malfaisant, ces tours de vélo que je désirais tant, il me les faisait payer de complicités peu flatteuses : jeux intimes, chapardages au Prisunic de Boulogne, injures au garde du parc, mutilé de 14-18 et que nous appelions Gueule-Cassée sous le prétexte que son menton s'était fait la valise avec un bout d'obus.

— Tarzan est dans les parages, me glissa dans

l'oreille mon diable de Rital... je l'ai vu dans le camp, avec son chien... si on allait le rejoindre?

Le camp, c'était le terrain vague attendant au garage des éboueurs. Tarzan, un grand mec demeuré de trente ans, dont l'existence se déroulait entre sa vieille mère et son chien, le tout parqué dans un atelier de blanchisserie où quelques ouvrières, rudes en gueule, entretenaient la forme au vin blanc.

— Si on allait lui jeter des pierres, me suggéra Mario... je te passerai mon biclo! Puis confidentiellement, il ajouta : il paraît qu'il a une queue maousse, on va lui demander de nous la montrer.

Tout cela ne me disait pas grand-chose. Mis en garde par ma mère, je ne tenais pas à me trouver avec ce gars-là. Le camp, c'était plein de guêpes, quant au tour de vélo, je m'en foutais. Ce qui me tentait : rien d'autre que la Mare-aux-Biches, et c'est là que j'allais me rendre. Sans explication, je laissai Mario et son clou, un Mario surpris que sa bécane n'ait pas plus de succès.

— T'es con, me dit-il, on l'aurait esquiné, et s'il nous l'avait montrée, on l'aurait répété à sa mère. Je commençai à escalader le talus.

— T'as les jetons, me cria mon copain... comme d'habitude, t'as peur de dérrouiller!

Je poursuivis mon chemin; l'allée des Lilas, le Trocadéro, la Grande-Gerbe. Arrivé à la route Serpentine, j'obliquai à gauche et m'enfonçai dans le bois

où quelques promeneurs isolés cherchaient un peu de fraîcheur. Au fur et à mesure que j'avancais, les arbres devenaient plus gros, plus serrés, plus inquiétants. Les flâneurs se faisaient rares et seulement deux ou trois couples d'amoureux, allongés dans l'herbe, répétaient les mêmes gestes, donnant au satyre de service la joie de leur offrir une pastorale branlette.

M'étant égaré, je me retrouvai au seuil d'une clairière inconnue. Quelques châtaigniers, déjà des feuilles mortes, un banc de bois sur lequel se trouvait une robuste septuagénaire vêtue début-de-siècle : longue jupe noire et caraco aubergine. Les mains croisées sur les genoux, le visage tranquille, elle semblait calée entre la neige de ses cheveux et le bout de ses bottines parfaitement cirées. Croyant la reconnaître, j'obliquai en direction du banc que son gros derrière de jument recouvrait sur toute la largeur.

— Mais c'est le petit Fanfan! gloussa-t-elle dès que je fus repéré. Alors, pas de vacances.. même pas de petit copain pour t'aider à faire des bêtises?

C'était la mère Taurioli, je la reconnaissais à présent... sûrement que j'allais encore avoir droit à ma pièce de vingt ronds, comme d'habitude, quand elle pouvait me coincer chaque fois que j'étais seul.

— Viens t'asseoir mon garçon, ça reposera tes petites jambes... si ta mère te savait si loin... où allais-tu ainsi les mains dans les poches?

Je regardais sa grosse tête, sa coiffure 1900, impec-

cablement soignée, composée d'un chignon roulé sur le dessus du crâne et de deux bandeaux symétriques quasiment taillés dans la masse.

Pas de rides, pas une verrue, pas un pli, hormis la découpe du menton qui semblait ajusté entre deux joues lisses et lourdes comme de la pâte à pain.

— Ton père ne peut donc pas te payer de vacances comme tout le monde... il a encore fait du bruit hier soir, pas vrai?... je l'ai entendu tu sais!

Le déclic de la prévention maternelle se déclencha.

— Si la mère Taurioli veut te sonder, ne dis rien, sois gentil, poli et rien d'autre.

— Pourquoi que vous venez si loin vous aussi, demandai-je pour changer la conversation... on pourrait vous attaquer, vous prendre votre sac, vous battre.

Elle gloussa de nouveau, mettant une main devant sa bouche pour ne pas paumer ses quenottes en résine.

— Pas de danger mon garçon, avec ma canne, je saurais me défendre.

Puis malicieuse :

— Si on me prenait mon sac, je ne pourrais pas te donner tes vingt sous... Tu aimes bien n'est-ce pas quand je te glisse la pièce?

C'était parti, je voyais déjà le cornet de glace que me vendrait le père Ecclésiaste, et je m'empressais de répondre.

— Bien sûr que j'aime, mais c'est pas très poli!

Me prenant la main, elle m'approcha d'elle.

— Tu sais bien que c'est entre nous... il ne s'agit là que d'un jeu; ça m'amuse tellement tes polissonneries... et puis je n'ai pas souvent l'occasion de rire avec M. Taurioli... d'abord, il est trop fatigué. Alors, on joue? je vais te payer d'avance, comme ça tu seras moins timide.

Elle fouilla dans sa bourse d'argent et me tendit une pièce de vingt centimes.

— Maintenant, tu vas dire à cette bonne madame Taurioli que c'est une vieille salope et une grosse putain.

Je pris timidement les vingt ronds, gêné, pas à l'aise, impatient de lâcher mes jurons et de prendre la tangente.

— Grosse salope, vieille putain!!!

— Mieux que ça mon garçon, tu dis cela sans chaleur, sans conviction, recommence, comme si tu récitais une fable de La Fontaine.

Serrant ma pièce, j'improvisai.

— Il était une fois une grosse putain de salope qui s'appelait madame Taurioli. Ça vous va?

Contente, la vieille me décocha un sourire.

— C'est très bien, petit, très bien... tellement ravisant que je vais te proposer un autre jeu. Maintenant, tu vas montrer ta petite souris à grand-mère et je te donnerai deux autres pièces. Nous sommes tout seuls, personne ne te verra, et cela restera entre nous.

Une bouffée de chaleur me monta à la tête. Les injures, à la rigueur, je pouvais, ce n'était pas la première fois et cela lui faisait plaisir, mais sortir la bête devant une femme de cet âge-là, je manquais d'air. D'un côté, cela me gênait, me rendait tremblant et honteux, d'autre part, j'avais peu l'occasion de ramasser tant d'argent.

Elle sourit de nouveau, m'attira vers elle, un sac plein de malice dans les yeux, les jambes écartées pour que son gros ventre puisse reposer tranquille sur le banc.

— Voulez-vous bien nigaud me montrer cette petite quéquette... qui c'est le grand bêta qui veut faire plaisir à mémère et ensoleiller ses vieux jours! approche, je vais t'aider un peu.

Sur le banc, brillantes, tentantes, les deux pièces de vingt sous n'attendaient que mon impudeur.

— Un premier, un deuxième..., détachant chaque syllabe en même temps que chaque bouton, la bonne vieille m'entrouvrit la braguette, riant et branlant du chef si j'ose ainsi m'exprimer. En glissant un doigt dans mon caleçon de bain, elle me coinça un bout de peau.

— Aïe!

— C'est rien, mais c'est rien, attends on y arrive... encore un petit effort! et voilà! c'est y pas mignon ça madame, c'est y pas adorable ce petit bistouquet tout rosé... faudra faire un peu de toilette mon lapin, mais

ça fait rien, maman Taurioli elle va faire quand même le bisou.

Dans un craquement de corset, elle se pencha et déposa sur le bout de mon zizi un furtif baiser.

Complètement paumé, ahuri, je restais interdit, ma petite culotte en désordre, le guise coudé par l'entrejambe du maillot, incapable de prononcer un mot, de faire le moindre geste.

La figure marbrée d'émotion, la vieille me tendit les deux pièces, m'enjoignant de remettre ma braguette en ordre, de ne parler de rien à personne et d'aller en vitesse faire un tour chez le marchand de bonbons.

Je n'en revenais pas. Soudain, une drôle d'envie me passa dans la tête.

Les joues en feu, la respiration troublée par un étrange phénomène, je demandai à mémère de me montrer son machin.

— De quel machin veux-tu parler, je ne comprends pas!

— De votre machin quoi, de votre briquet!

— Mon briquet?

— Votre briquet qu'est dans la culotte... je vous ai montré le mien faites-moi voir le vôtre!

Le coup de canne m'arriva sur l'épaule et me fit mal. Outragée, furieuse, le dentier pas en prise, la mère Taurioli se mit à m'engueuler.

— Qu'est-ce que tu dis là petit cochon, qu'oses-tu demander à une femme de mon âge qui pourrait

être ton arrière-grand-mère... insolent, dégoûtant, saltimbanque, petit...

— Mais m'dame, il y a pas de mal... j'en ai jamais vu, surtout avec du poil, je vous jure...

— Avec du poil! et puis quoi encore... ne sais-tu pas petit malheureux qu'à mon âge tous les poils sont tombés, que je suis aussi lisse qu'une fillette de six ans... ah! le monstre, je n'en crois pas mes oreilles... déguerpis immédiatement ou bien j'appelle un garde!

Frottant mon épaule endolorie, je décidai d'obéir. Après tout, puisque la dame n'avait plus de fil à la trousse, il valait mieux que je prenne congé. Son briquet, je n'en faisais pas une affaire, c'était plus de la curiosité que de la perversion; Sa minette, je n'en avais rien à foutre, d'abord, avec les plis de son ventre, on ne devait rien voir.

— Eh bien, je m'en vais, madame Taurioli, ne pensez plus à ce que je vous ai demandé, je voulais jeter un coup d'œil, rien d'autre... merci quand même pour les sous!

— T'es pardonné polisson, me répondit-elle d'une voix chevrotante, mais la prochaine fois, ne recommence pas, sinon!... sauve-toi à présent, cela restera entre nous, je te le promets.

Un satyre en vélo, un de ceux qui doivent faire les trois huit, passa en marmonnant quelques vilénies, puis disparut dans un nuage de poussière qui m'ab-

sorba jusqu'à me rendre invisible aux regards de la vieille offensée.

Après un quart d'heure de marche sous un ciel sans nuages, sans le moindre souffle d'air, j'arrivai au bassin de Saint-Jean. La rambarde circulaire me parut encore plus déglinguée que d'habitude, quasi abandonnée au milieu d'une pelouse depuis longtemps livrée aux orties et aux pissenlits. Ce bassin me terrifiait, m'inquiétait, attirant néanmoins mes pas chaque fois que je passais alentour.

La baille glauque, à demi recouverte de mousse et de lentilles, stagnait à mi-hauteur des secteurs de couronnes en pierre ceignant cette pièce d'eau, au centre de laquelle je n'avais jamais vu jaillir le moindre jet. Il y avait là, un bout de tube en plomb également envahi par la flore. Autour, entourant la rambarde, un grillage déchiqueté par la rouille ajoutait une note sinistre, agressive, faite de barbules piquantes dont mes mollets eurent parfois à souffrir.

Par la suite, bien plus tard, je fis cycliquement un rêve où ce tableau m'apparaissait et m'apparaît encore tel que je le décris. Ce cauchemar me situe près du bassin, pêchant dans un ordre immuable : un poisson rouge, une carpe énorme, un poisson chat monstrueux couvert de pustules et d'écailles, recouvrant de son corps mou la surface de l'eau.

J'avais conté cette histoire à mon copain Le Vecchio : André Hardellet, qui un jour de courtines buis-



Edmonde et Léontine ? Deux vieilles jeunesses
en mal d'adolescents. Leurs copains : deux
loubards de seize ans, un gamin qui s'ennuie,
un garde sensible au chant des vieilles sirènes
en capelinè. Un mois d'août comme on en
voit plus, une histoire rétro ; c'est cela de
drôles de vacances.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00681454 7

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

